

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris, 9 »
Départ., 9 50
Étranger, 10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.



AU BUREAU,

Boulev. des Italiens,
n° 2,

ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.

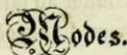
Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)



Lorsque nous voyons aujourd'hui exhumé, pour nos plus élégantes toilettes, les dentelles aux dessins gothiques, qui formaient le luxe des cours de Charles IX et de François I^{er}, nous comprenons que de tout temps cet accessoire de la toilette fut le privilège du goût et de la coquetterie française. Dans le roman comme dans l'histoire, la dentelle vient parer le front ou le sein d'une héroïne célèbre. Une écharpe de dentelle ! un voile de dentelle ! est-il rien de plus gracieux à la vue, de plus poétique à l'imagination ? et, si vous aimez ces descriptions brillantes qui animent la pensée, voyez ces splendides tournois, où les dentelles d'or ou d'argent resplendissaient sur les mantilles de ces belles châtelaines, qui, pour un simple regard, faisaient rompre mille lances aux plus vaillants des preux. Aujourd'hui qu'il n'est plus ni châtelaines enchanteresses, ni preux combattant pour l'amour, il nous est du moins revenu en souvenir de ces temps merveilleux, les dentelles aux riches dessins, tramées de

soie ou d'or. L'esprit de renaissance, qui s'est emparé même de nos modes, a inspiré, à l'une de nos premières industries, toute la perfection qui pouvait unir le luxe d'autrefois aux élégances de notre époque, et M. Violard * a saisi le monopole des blondes et des dentelles, avec une habileté, un zèle, un goût qui les placent au sommet des plus séduisantes influences de la mode. La fête brillante de M^{me} d'Appony nous a montré, dans toute leur beauté, les produits de ce charmant établissement. Sur des robes en velours bleu, de hauts volans en dentelles de soie, dont les dessins étaient en argent, produisaient un effet merveilleux ; le rabat autour du corsage, et celui qui retourne sur la petite manche, accompagnaient cette garniture que nous avons vue reproduite en or sur des robes en velours nakarat ou damas blanc. Ces mêmes dentelles ont été employées avec un succès complet sur des bonnets à barbe, exécutés dans les magasins de M^{me} Dasse **, où cette coiffure, pleine de dignité et d'élégance, a fait sa première apparition. On

* Rue de Choiseul, 2.

** Rue Richelieu, 38.

peut se figurer la richesse de ses dentelles, aux reflets dorés s'entremêlant à de légers marabouts, ou à des fleurs de Chagot*, et venant étaler leurs ondulations aristocratiques sur des épaules blanches et nues. Que l'on s'imagine aussi tout ce que ces mêmes réseaux ont pu produire de délicieux, pour composer ces turbans, ces pouds, sur lesquels s'incline l'oiseau du paradis, ou la nuée de marabouts, ou l'aigrette en pierreries, et l'on comprendra quel nouveau luxe de modes est encore venu enrichir les magasins de M^{me} Dasse, où la grâce et la simplicité avaient déjà établi leur attrayant privilège.

Pour abandonner un instant toutes ces richesses, sur lesquelles beaucoup ne peuvent donner qu'un regard d'envie et d'admiration, nous reviendrons aux magasins de M. Violard, parcourir ce charmant assemblage de dentelles, de soie, de fil, ou de laine-cachemire si habilement variés, qu'il n'est point de parure qui ne trouve la garniture qui lui convienne. Ainsi, pour le velours, se trouvent l'or ou l'argent; pour le satin ou la gaze, la dentelle de soie; pour les beaux tissus de laine, la dentelle-cachemire; pour les mousselines et les étoffes de fantaisie, les dentelles de fil, les applications de tout genre; et puis toutes les dentelles noires, modernes ou antiques, riches ou légères, propres à entourer le châle de velours, comme à garnir la robe de crêpe. Enfin richesse complète, éléments doublement précieux dans un moment où la mode exige partout volans, manchettes, mantille; enfin, tous les entourages de luxe, qui constituent le luxe même.

Puis encore un instant chez M. Violard, un petit instant qui suffira pour examiner les délicieux fichus de dentelles de toute espèce, dans des formes non moins délicieuses, et qui s'accordent si exactement avec la mode, qu'il semblerait qu'elles l'aient devancée plutôt que suivie; des fi-

chus dégagés du cou, de la poitrine, ornant le corsage sans le cacher, donnant de la simplicité à la parure, sans lui enlever son élégance, enfin convenant tellement à toutes les toilettes, que pas une femme ne peut se dispenser de l'avoir en sa possession, lorsqu'il s'est trouvé sous ses yeux.

Ainsi donc, ce n'est pas tout d'avoir été chez M. Opigez-Gagelin*, chercher le *satin-velouté*, dont la mode s'est emparée avec un si grand succès, il faudra vous occuper des volans, des mantilles qui doivent les orner; il faudra surtout bien combiner ce qui sied le mieux de la mantille plate ou de la mantille froncée, des manchettes ou des revers au bas des manches courtes, du corsage uni ou des draperies en tulle; et, pour être certaines de saisir ce qui est de meilleur goût et le plus à votre avantage, il vous suffira de vous confier au talent de M^{me} Camille**; car ce nom dit succès, et M^{me} Camille n'a jamais produit que la grâce et l'élégance la plus parfaite, surtout lorsqu'elle se charge de parer des tailles déjà confiées aux prestigieux avantages des corsets Josselin***.

EXPLICATION DES GRAVURES.

1. COSTUME DE BAL. — Robe en gaze blanche, relevée par un nœud de satin, frangée or; *cosaque* en satin rose, garnie de cygne.
2. TOILETTE DE PROMENADE. — Redingote en drap Haïti, garnie de brandebourgs et de martre; chapeau en satin jaune, orné d'une aigrette de la même nuance.
3. COSTUMES D'ENFANS. — *Toilettes de petites filles*. Witchoura de satin noir, garni de martre; chapeau de velours.
4. Robe en gros de Naples bleu; chapeau de satin blanc.
5. *Toilettes de garçons*. Pantalon de velours noir; chemise en cachemirienne écarlate; chapeau de velours.
6. Veste de drap noir; pantalon de tricot; cravate en satin.

* Rue Richelieu, 93.

** Rue Choiseul, 15.

*** Rue de la Paix, 13, et rue du Ponceau, 2.

* Rue Richelieu, 81.

LE VAMPIRE.

Il y avait toujours quelque fait intéressant à apprendre de S. A. S. Je me ressouviens que, dans une de ses après-dînées, il me raconta le fait suivant :

« Un jour où l'empereur m'avait retenu plus long-temps qu'à l'ordinaire, le ministre de la police, duc d'Otrante, fit demander une audience prompte. — Voyons ce qu'il veut, dit Napoléon. Prince, restez; j'aime assez à avoir un témoin de ses œuvres. » (L'empereur commençait à se méfier de lui.) Fouché entra; il parla d'abord de police générale, puis il dit :

« Un fait bien étrange se passe dans la rue Saint-Éloi, hôtel Pépin; il est arrivé là un individu, il y a douze jours, nommé Rafin. Ses papiers, remis au propriétaire, ont paru suspects; on a environné cet homme d'une surveillance spéciale. Le jour, il va dans diverses maisons; il est très-bien mis; sa figure est agréable, bien que sévère. Le soir, il sort de l'hôtel à onze heures précises, prend souvent un fiacre, d'autrefois va à pied, toujours vers le même lieu, le cimetière du Père-Lachaise, et, chaque fois qu'il y arrive, mes agens le perdent de vue; mais, à quatre heures du matin, on l'aperçoit aux environs de ce cimetière; il reprend alors le chemin de l'hôtel Pépin, où il arrive avant le jour. Ce manège répété a excité la surprise de mes hommes. On suit Rafin, presque pas à pas; on le peut, c'est facile pendant le trajet; mais, aux approches du cimetière, le moment arrive toujours où on le perd de vue. On a posté du monde dans l'intérieur : ceux-là n'ont rien découvert.

— Vous me dites là, duc d'Otrante, une anecdote fantasmagorique. A-t-on fouillé ses papiers pendant son absence ?

* *Les Après-dîners de Cambacérès, ou Révelations de plusieurs grands personnages sur l'ancien régime, le directoire, l'empire et la restauration, recueillies et publiées par l'auteur des Mémoires de Louis XVIII.*

— Oui, sire; on n'a rien trouvé de louche. »

Ceci m'intrigua, et quelque temps après, un matin, lorsqu'il était venu me rendre compte de plusieurs affaires, dont l'empereur m'avait remis la solution, le souvenir de l'homme du cimetière me revint, et j'en demandai des nouvelles. Fouché, alors :

« Monseigneur, me dit-il, nous ne sommes pas au dix-neuvième siècle, comme l'autrefois, et devant vous je l'affirmai à l'empereur; mais au neuvième, dixième, onzième ou plus tôt, il y a des prestidigitateurs habiles.

— Qu'est-il donc devenu ?

— La brigade de sûreté, piquée au vif, imagine de commencer la petite guerre avec Rafin : une belle nuit, on l'arrête, à cent pas du Père-Lachaise. D'abord, d'un coup de poing, il renverse dans la boue deux de mes gaillards les plus solides, qui ont prétendu avoir été frappés non par une main d'homme, mais par une barre de fer. Les autres l'entourent, le somment, au nom de la loi; il se calme, exhibe, à la clarté d'un réverbère, des papiers convenables : une carte civique, un passe-port, acte de naissance, bref, tout ce qu'il fallait pour avoir le droit de circuler nocturnement dans la bonne ville; comme on voulait s'y prendre par ruse, on feint d'être satisfait; il paie à boire en retour des taloches appliquées; on se sépare bons amis. Lui sort, les autres restent chez le marchand de vin où on l'a conduit; mais des camarades apostés en dehors le suivent et le perdent à point nommé.

» A quatre heures, le signal est donné par un surveillant qui voit Rafin; on y court, et cette fois, afin d'éviter les jeux de mains, un officier de paix se montre, et, pour cacher le jeu, on arrête tous les passans, trois ou quatre amenés là par hasard; on les fouille, et Rafin avec eux; on retrouve sur lui les pièces de tantôt, et rien de suspect avec; au reste, on presse la re-

cherche ; car ceux qu'on en a chargés sont, quoique peu délicats, sur le point d'être suffoqués par l'odeur infecte qui s'exhale de toute la personne de Rafin.

» Deux jours se passent, lui continue à faire des visites, notamment à une jeune et jolie couturière ; on s'informe de celle-ci ; elle vivait paisible, fraîche, rieuse, et depuis que Rafin la fréquente elle devient pâle, maigre, malade ; on va à une autre maison. Ici la femme est veuve, et elle aussi perd ses couleurs et son embonpoint. Le troisième jour, un jeune homme d'environ vingt-quatre ans arrive au portier de l'hôtel ; il est hors de lui, il demande Rafin, qui est sorti ; cela le contrarie ; il s'assied et l'attend ; une heure après, Rafin arrive. Le jeune homme ne fait qu'un saut jusqu'à lui, le collette. La force prodigieuse de l'aventurier nocturne est comprimée par la fureur de l'assaillant, qui l'appelle *assassin*, *monstre*, et qui, sentant sa force faiblir, tire un couteau et lui porte un coup à l'aine, mais un seul, rien qu'un ; quatre témoins l'ont vu, retenez bien ceci.

» Rafin pousse un cri, lâche son adversaire et tombe raide mort. Le meurtrier prend sa course et se sauve ; on ne le poursuit pas tant on est troublé ; lui, laisse le couteau dans la plaie. On envoie chercher un chirurgien et la police ; on déshabille Rafin, et l'on voit le sang jaillir par six plaies : deux à la gorge, deux à l'aine droite, une dans le bas-ventre et l'autre à la cuisse. Les témoins sont confondus ; leurs dépositions sont unanimes. Le jeune homme a saisi d'abord Rafin, a lutté, s'est fait une arme de son couteau, n'a porté qu'un seul coup, a laissé le fer dans la plaie, et, au lieu d'une plaie, il y en a six, et l'instrument représenté à la justice ne s'adapte qu'à l'une des six blessures, à l'aine.

» On visite ses habits, sa chambre ; on ne trouve que les papiers déjà connus, mais ni or, ni argent, ni effets. Les actes

légaux annonçaient un citoyen de Strasbourg, et là on perd la trace. Les autorités locales ne peuvent rien spécifier. On s'est mis à la recherche de l'assassin ; on l'a trouvé. Voici ce qui en était : ce jeune homme aimait une demoiselle, Rafin se place entre eux, et est préféré ; aussitôt la pauvre fille perd la santé ; elle se plaint de cauchemars affreux, que son sang est sucé nocturnement par un être hideux, qui néanmoins ressemble à Rafin : ces confidences sont faites à la propre sœur du premier amant, qui s'en alarme. Et, lorsque le matin il a vu mourir de faiblesse la pauvre fille, son imagination s'est allumée ; il a couru provoquer Rafin ; et, sentant celui-ci prêt à lui arracher la vie, tant il lui serrait la gorge, il a pris son couteau sans intention de tuer, mais seulement pour se dégager.

» Le corps de Rafin avait été déposé dans une salle basse ; on devait l'enlever le lendemain de grand matin : ce moment venu, bonsoir la compagnie : le mort a disparu ! nouvelle rumeur ; qui a fait le coup ? les carabins ; on fait des recherches, rien n'est trouvé... Au bout de dix semaines, qu'on juge de l'effroi du portier de l'hôtel Pépin, et de la famille, et de tout le voisinage, lorsque l'on voit arriver Rafin, qui froidement réclame sa clef et ses vêtements. On l'entoure, on s'écrie, on le questionne : sa réponse est brève et simple :

» De jeunes étudiants ont volé son cadavre pour le disséquer ; ils y ont surpris un reste de vie ; ils l'ont soigné, ramené du tombeau, et sauvé enfin ; mais comme ils ont commis un délit, il a juré de ne pas les faire connaître, et il subira toutes les peines possibles, plutôt que d'être ingrat envers ceux à qui il doit l'existence. Tout cela sans doute est plausible, naturel ; on s'en contente, hors moi. Je donne mes ordres ; cet homme est arrêté, conduit dans un cachot ; je m'y rends : il était bien lié, et, malgré ses cris, ses supplications, sa résistance, je ne balance pas à lui en

foncer dans les chairs un instrument de chirurgie qui ne peut faire que peu de mal, mais qui provoque à l'écoulement du sang... à peine la première goutte a jailli, que les six blessures antérieures se rouvrent; tous les secours sont inutiles, Rafin meurt de nouveau.

» Nous étions onze personnes présentes à cette expérience remarquable; notre stupéfaction, monseigneur, ne peut être comprise. Je fis constater le décès; on entoura le corps mort d'une multitude de linges; on le mit dans une bière de fer, on lui coupa la tête, les mains, les pieds, tout cela fut enseveli ensemble. Je fis exhumer au bout d'un an; on trouva les diverses parties en putréfaction avancée, aucune n'y manquait; et, pour cette fois, Rafin, de retour encore, ne vint plus redemander la clef de sa chambre. J'ajouterai que la seconde femme (la veuve) à qui il faisait la cour, étant déjà fort exténuée, expira peu de jours après lui. »

Tel fut le récit de Fouché.

PAPIER DE SURETÉ.

Un jour, M^{me} Moriseau, après avoir réfléchi long-temps devant son secrétaire, s'était mise à écrire; mais, avant tout, il faut vous dire, quelle était cette M^{me} Moriseau. Avec ce nom si peu poétique, figurez-vous une blonde, aux yeux d'azur... une femme jeune et belle, comme une héroïne de Walter-Scott, recherchée, fashionable comme une jeune première du Gymnase-Dramatique, coquette et spirituelle comme une soubrette de Beaumarchais.

Je vous dirai donc que M^{me} Moriseau écrivait, et voici ce que contenait ce billet glacé et parfumé : « Henri, venez ce soir, » à neuf heures; il est impossible que » M. Moriseau soit chez lui à cette heure; » je vous attendrai. Ne venez pas plus tôt; » A ce soir. »

Quand ce billet fut plié et cacheté,

M^{me} Moriseau appela un domestique, et lui dit : Portez cela à M. Henri de Vaugemont.

M. Henri de Vaugemont était le dandy le plus raffiné et le plus en vogue, un homme ne parlant que chevaux de Crémieux et habits d'Humann, portant la mode non du jour, mais du lendemain, ce qu'on appelle enfin un *lion* ou *furieux*.

Revenons-en au billet de M^{me} Moriseau. Le domestique qui le portait rencontra, en sortant, un gros monsieur, petit, gros, joufflu, coupé, rasé. — Où allez-vous, Urbain ? — Monsieur, je porte ce billet. — Qui vous l'a donné ? — Madame. — C'est bien, je vais précisément chez lui, dans l'instant. Allez au plus vite porter cette autre lettre chez mon notaire; vous savez ? allez.

Le gros M. Moriseau, car c'était lui, rentra chez lui, s'enferma dans son bureau, et ouvrit le billet intercepté; il lut, et devint plus rouge encore qu'il n'était, si toutefois c'est possible. Il réfléchit, puis, prenant un petit flacon, il en fit tomber quelques gouttes sur l'écriture, et y intercala quelques mots.

Le billet fut plus tard remis à son adresse.

Henri de Vaugemont l'ouvrit, et, jugez de sa surprise en voyant au milieu du papier de larges taches rouges, bleues, jaunes, et de toutes sortes d'autres couleurs. Le sens de la lettre était interrompu par l'absence des mots effacés par les taches, et il ne pouvait lire que ceci : « Henri, venez ce soir,..... eures, il est... » que M. de..... chez lui..... » e je vous..... ne venez pas..... ce soir. »

Un ami d'Henri entra dans ce moment, et il fut au moins aussi surpris en lui voyant l'air effrayé et rêveur. Henri lui raconta tout ce qui lui arrivait; son camarade partit d'un éclat de rire, en s'écriant : — Tu es sauvé, elle est sauvée, vous êtes sauvés. — Ils sont sauvés, reprit Henri avec une ironique brusquerie; mais que veux-tu dire, fou ? — Je veux dire que tu

ne comprends rien. Voici : ce billet a été intercepté, tu devines par qui ; on aura voulu changer l'heure du rendez-vous pour mieux constater un *flagrante delicto* ; on a eu recours aux substances qui effacent l'encre. Mais ce billet était écrit sur du *papier de sûreté* ; et le *papier de sûreté*, aussi inaltérable en lettres d'amour qu'en lettres de change, s'est refusé à cette grosse supercherie, et a enfoncé M. Moriseau. Et vive M. Mozart !

— Enfin, je ne comprends pas encore bien, poursuivit Henri ; qu'est-ce que cela signifie ? qu'est-ce que c'est que M. Mozart ? — M. Mozart est l'inventeur de ce papier, sur lequel il est de toute impossibilité d'altérer l'écriture, avec quelque procédé chimique que ce soit. Cela signifie, en outre, comme tu le vois, que ce papier est aussi élégant, et aussi fin que celui des plus belles papeteries anglaises.

— Et vive M. Mozart ! s'écrièrent les deux jeunes gens ; un déjeuner !

M^{me} Moriseau ne bénit pas moins le papier de sûreté. A. T.

Ascension de M. Green.

Notre nature à nous, c'est la mode ; nos mots sont pour la mode, nos éloges pour ce qui plaît à la mode, pillant ça et là le ruban, l'opéra, le livre, les nouvelles qui peuvent se placer sous ce patronage de bon goût et de frivolité. Nous voici, cette semaine, entraînées à vous parler ascension, et nous pensons doublement servir l'intérêt du récit et du lecteur, en transcrivant la description de cette solennité aérienne, telle que nous la rapporte le feuilleton de *la Presse*, toujours remarquable par ses articles littéraires. Nous aimons à le citer, dans cette circonstance, avec un empressement qui pourrait, à juste titre, être taxé d'esprit de corps ; car quelle femme ne se plaît à revendiquer les droits de son

sexe à l'admiration du public ? et quel lecteur doué de quelque tact ne saurait reconnaître, sous la barbe du vicomte Charles de Launay, la plume gracieuse, spirituelle et piquante d'une des femmes auteurs les plus remarquables de notre époque ?

« La dernière ascension de M. Green et le grand bal de l'ambassade d'Autriche sont les événements de la semaine qui ont le plus occupé le monde parisien ; plus d'une merveilleuse a joui de ces deux plaisirs. Le matin assister au départ d'un ballon pour les cieux, et le soir briller dans l'une des plus belles fêtes de l'année ! C'est là de l'élégance s'il en fut jamais. On raconte même qu'un des voyageurs aériens, jeune valseur fort à la mode, a commencé ses invitations du fond de la nacelle. Ayant reconnu parmi les spectateurs la belle duchesse de S..., il l'a, dit-on, priée à valser pour le bal du soir, et il s'est envolé en disant : « La première valse, madame, ne l'oubliez pas. » Et le soir même, il était au bal ; et certes, en le voyant valser d'un air si paisible, on n'aurait jamais deviné qu'il eût pris un si long chemin pour aller se promener à Bondy.

« Un autre voyageur du ballon avait eu une idée moins élégante, celle de jeter de l'eau sur la tête des spectateurs au moment de l'ascension ; mais le prince P.... arrive du *Saut du Niagara* ; c'est un petit souvenir de cascade qu'il faut lui pardonner. Quand la nacelle a frappé contre un pan de mur, le cri de la foule a été superbe ; c'était un bel effroi unanime ; ceux qui n'avaient pu voir le danger étaient aussi effrayés que les autres, tant l'émotion était communicative ; mais elle fut bientôt dissipée : on vit M. Green agiter son drapeau, et puis on ne vit plus rien du tout ; et les spectateurs assis sur les toits, sur les murs, se retirèrent, et la foule qui remplissait la cour s'écoula lentement, oh ! très-lentement ; car il nous fallut attendre notre voiture au moins une demi-heure. Les soldats

* Mozart, breveté, rue Vivienne, 3.